

## LES STOÏCIENS ET L'AMOUR

---

Quelle était la doctrine de l'école stoïcienne sur les problèmes de l'amour et de la vie sexuelle? Cette question, que les historiens du stoïcisme ont un peu négligée, est abordée par M. Flacelière au chapitre VI de son beau livre sur *L'amour en Grèce* (Paris, Hachette, 1960), où il étudie le point de vue des « théoriciens de l'amour », c'est-à-dire des philosophes. En réalité, sur ce point de morale pratique, la doctrine stoïcienne aurait varié au cours des siècles, et il faudrait distinguer entre les premiers Stoïciens, ceux du III<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, qui font figure « d'archaïsants », et dont la théorie sur l'amour semble un retour au platonisme, et les Stoïciens plus récents, qui auraient pris une attitude plus conforme à la tendance générale des mœurs de leur temps. « En fait », écrit M. Flacelière, « le fondateur du Portique, Zénon, et plusieurs de ses successeurs, tels Chrysippe et Apollodore, furent des partisans de l'amour « philosophique » des garçons... En revanche, les Stoïciens plus récents abandonneront l'éloge théorique de la pédérastie et se feront les défenseurs convaincus de l'amour normal, et notamment de l'amour des époux. » (1) Pour illustrer cette seconde tendance, M. Flacelière cite un passage remarquable du traité *Sur le mariage* d'Antipater de Tarse, dont Stobée nous a conservé quelques fragments (2). On notera que l'un des historiens les plus autorisés du stoïcisme, Max Pohlenz, semble approuver, au moins implicitement, la même thèse, puisqu'il commente en ces

(1) R. Flacelière, *op. cit.*, p. 174. Cf. l'édition, par le même auteur, du *Dialogue sur l'amour* de Plutarque (Paris, 1951), p. 24.

(2) Antipater, fr. 63, p. 255, 11-16, du tome III des *Stoicorum Veterum Fragmenta (SVF)*, Stobée IV, ch. 22 I, 25, p. 508, 8-16, Hense.

termes le même fragment d'Antipater : « C'était la première fois qu'un Stoïcien trouvait de tels accents en faveur du mariage et de la femme, ouvrant ainsi, par rapport à l'hellénisme ancien, une voie entièrement nouvelle dans la façon d'apprécier la femme. » (1) Mais dès 1901, dans son livre sur Hiéroclès le Stoïcien, Karl Praechter notait, à la fin d'un *excursus* consacré au *τόπος περὶ γάμου* dans la littérature ancienne, « qu'une évolution se fait jour, dans ce domaine, à l'intérieur du Portique... L'École s'est en effet d'abord ralliée à la théorie platonicienne de l'amour et à sa tendance esthétique... Mais plus tard, la diatribe, dans un souci croissant d'adaptation aux besoins moraux de la vie quotidienne, et probablement aussi sous l'influence du monde romain, plus fruste dans sa sensibilité esthétique, a abandonné ce point de vue et délibérément combattu l'amour masculin, parfois en opposition directe avec Platon et les partisans de sa théorie de l'amour (2) ».

Cependant, malgré la plausibilité intrinsèque de cette thèse, il importe de vérifier si elle a un fondement précis dans les textes.

On remarquera tout d'abord que la limite entre Stoïciens « anciens » et « récents » est malaisée à tracer, puisqu'Apollodore de Séleucie, que l'on range parmi les premiers (3), et Antipater, dont il faudrait faire le chef de file des seconds, sont des contemporains, tous deux ayant été les élèves de Diogène de Séleucie ou de Babylone (4). Bien plus, certains membres ou sympathisants de l'école stoïcienne de date récente, tels Épictète et Dion Chrysostome, semblent plutôt incliner vers le point de vue de Zénon et Chrysippe (5), tandis qu'inversement, dès les débuts du stoïcisme, un Persée de Cittium et un Cléanthe, auteurs d'ouvrages intitulés *Περὶ γάμου*, *Περὶ ὑμεναίου*, *Περὶ τοῦ ὅτι ἡ αὐτὴ ἀρετὴ ἀνδρὸς καὶ γυναικός* (6), peuvent difficilement passer pour des partisans

(1) M. Pohlenz, *Die Stoa* (Goettingen, 1948-1955), I p. 190 ; cf. II 96.

(2) K. Praechter, *Hierokles der Stoiker* (Leipzig, 1901), p. 149 sq. Cf. A. Schmekel, *Die Philosophie der milleren Stoa* (Berlin, 1892), p. 362, 2.

(3) Cf. Diogène Laërce (D. L.) VII 129 (SVF III 716).

(4) *Index Stoic. Hercul.*, col. 51 (ed. Comparetti).

(5) Cf. Épictète, *Diatr.* II 18, 15 ; III 7, 21 ; III 22, 13 ; IV 11, 19 ; Marc-Aurèle III 2, 6 τὸ ἐν παισὶν ἐπαφρόδιτον σώφροσιν ὀφθαλμοῖς ὄραν, etc. (voir K. Praechter, *op. cit.*, p. 150, 1, qui renvoie à Bonhöffer, *Die Ethik des Stoikers Epiktet* (Stuttgart, 1894) p. 67).

(6) D. L. VII 36 (SVF I 435) ; *ibid.* 175 (SVF I 481).

exclusifs de l'amour masculin (1). En second lieu, il n'existe aucun texte d'où l'on puisse inférer que des Stoïciens, « anciens » ou « récents », aient jamais opposé l'amour masculin à l'amour entre les sexes, et placé le second au-dessous du premier. Sans doute Antigone de Caryste, au dire d'Athénée, accusait-il formellement Zénon d'homosexualité (2), mais ce témoignage isolé, dont il est difficile d'apprécier la valeur, ne prouve strictement rien, en tout état de cause, sur la doctrine de l'École en la matière. Par contre nous savons positivement que Zénon, Cléanthe et Chrysippe rangeaient l'homosexualité parmi les conduites qui ne sont ni bonnes ni mauvaises du point de vue moral, mais en soi « indifférentes » (ἀδιάφορα) (3). Un autre texte dit explicitement que c'est la conduite amoureuse en tant que telle qui est ἀδιάφορον, puisqu'elle n'appartient pas plus aux sages qu'aux insensés (4) : on ne saurait indiquer plus nettement que seule importe, comme pour tous les actes de la vie, la disposition intérieure de l'âme, le sexe ou la qualité de la personne aimée n'entrant pas en ligne de compte pour déterminer la valeur morale de l'acte (5).

D'autre part, on ne saurait négliger le fait qu'en dépit des déclarations de Zénon, Chrysippe ou Apollodore en faveur de l'amour « philosophique » des garçons, la doctrine officielle de l'École recommande expressément au sage de se marier et d'avoir des enfants (γαμήσειν καὶ παιδοποιήσεσθαι), au même titre qu'elle lui fait un devoir de participer à la vie de la cité (6). L'opposition entre Stoïciens

(1) Pour Persée, cf. Antigone de Caryste chez Athénée XII p. 607 (SVF I 451, p. 100, 34-39). On pourrait citer également ici Chrysippe, si Plutarque *De Stoic. rep.* p. 1035 B se réfère bien, comme l'avait pensé H. von Arnim, à des œuvres de ce philosophe intitulées Περὶ γάμου et Περὶ παιδοτροφίας.

(2) XIII p. 563 E (SVF I 247) ... Ζήνωνα τὸν Φοίνικα, ὃς οὐδεπώποτε γυναικὶ ἐγρήσατο, παιδικοῖς δ' ἀεὶ, ὡς Ἀντίγονος ὁ Καρύστιος ἱστορεῖ ἐν τῷ περὶ τοῦ βίου αὐτοῦ. Voir U. von Wilamowitz-Moellendorf, *Antigonos von Karystos* (Berlin, 1881), p. 115. Cf. aussi Cercidas, fr. 9 Powell (*Coll. Alex.*, Oxford 1925) ἔρωσ Ζηωνικός.

(3) Sextus Empiricus, *Pyrrh. Hyp.* III 200 (SVF I 249) οἱ περὶ τὸν Κιτιέα Ζήωνα καὶ Κλεάνθην καὶ Χρύσιππον ἀδιάφορον τοῦτο (i. e. ἀρρενομιξίαν) εἶναί φασιν.

(4) Stobée II 7, 5 b, p. 66, 9 sqq. Wachsmuth (SVF III 717, p. 180, 32 sqq). τὸ δὲ ἐρᾶν αὐτὸ μόνον ἀδιάφορον εἶναι, ἐπειδὴ γίνεται ποτε καὶ περὶ φαύλους.

(5) Cf. Sextus, *Pyrrh. hyp.* III 245 (SVF I 250)... διαμηρίζειν μὴδὲν μᾶλλον μὴδὲ ἥσσον παιδικὰ ἢ μὴ παιδικὰ μὴδὲ θήλεα ἢ ἄρρενα.

(6) D. L. VII 121 (SVF I 270) ; Cicéron, *De fin.* III 20, 68 (SVF III 616) ; Stobée II 7, 11 b, p. 94, 14-15 W. (SVF III 611) συγκαταβαίνειν καὶ εἰς

« anciens » et « récents » tend donc à s'estomper, puisque la doctrine des premiers — qui professaient que la femme est l'égal de l'homme, sur le plan moral (1) — mettait sur le même plan la pédérastie et l'amour hétérosexuel, et adoptait la même position théorique, sur le mariage et la vie familiale, qu'un Musonius ou un Hiéroclès.

On objectera que ces derniers paraissent n'avoir retenu que cette seconde partie de l'enseignement de leurs devanciers : dans ce qui nous reste de leurs œuvres, toute référence à l'amour « philosophique » semble bannie, il n'est question que des problèmes du mariage et des relations entre les époux (2). Mais on ne songera à s'en étonner que si l'on néglige le fait que tous ces textes sont extraits d'ouvrages qui traitaient précisément du mariage, et proviennent, pour la plupart, du même chapitre de Stobée, intitulé *περὶ γάμου* et non *περὶ ἔρωτος* ! De la même façon, nous serions sans doute moins tentés de souligner la différence d'accent entre l'enthousiasme des Stoïciens de l'époque impériale pour le mariage et la vie conjugale, et les sèches déclarations de principe des représentants les plus anciens de l'École, si nous avions conservé quelque chose des livres de Persée ou Cléanthe qui traitaient justement ces sujets. Quoi qu'il en soit, on ne trouvera pas plus de véritable condamnation ou de polémique contre les partisans de l'amour masculin dans les fragments stoïciens de l'époque hellénistique et romaine, qu'on n'a trouvé d'apologie de la pédérastie dans les textes de Zénon ou Chrysippe. Tout au plus peut-on faire

*γάμον καὶ εἰς τεκνογονίαν* [sc. τὸν σοφόν] καὶ αὐτοῦ χάριν καὶ τῆς πατρίδος *ibid.* 11 m, p. 109, 16 sqq. W. (SVF III 686). Saint Jérôme, *Adv. Jovin.* 11 48 (SVF III 727)... Chrysippus ducendam uxorem sapienti praecipit...; cf. Origène, *C. Celse* VII 63, p. 739 Delarue, vol. II p. 213, 6 Kō. (SVF I 244 et III 729), qui affirme que les adeptes de la philosophie de Zénon proscrivaient l'adultère; D. L. VII 120 (SVF III 731), où l'on voit qu'ils considéraient l'amour filial, l'attachement à ses propres enfants et aux membres de sa famille comme naturels.

(1) SVF III 253-254; cf. également le titre, déjà cité, d'un ouvrage perdu de Cléanthe : *Περὶ τοῦ ὅτι ἡ αὐτὴ ἀρετὴ ἀνδρὸς καὶ γυναικὸς*.

(2) Voir en particulier Musonius, fr. XIII a-b Hense (τί κεφάλαιον γάμου), XIV (εἰ ἐμπόδιον τῷ φιλοσοφεῖν γάμος), XV a-b (εἰ πάντα τὰ γινόμενα τέχνα θρεπτέον); Hiéroclès chez Stobée IV ch. 22 I, 21-24, p. 502 sqq. H.; Sénèque, *De matrimonio* (fr. 45 sqq. Haase); et déjà Antipater de Tarse, *Περὶ γάμου* (cf. ci-dessus); *Περὶ <τῆς μετὰ> γυναικὸς συμβιώσεως* (Stobée IV ch. 22 IV, 103, p. 539, 5 sqq. H. = fr. 62, SVF III p. 254, 3 sqq. Corr. K. Praechter, *op. cit.*, p. 124).

état d'une courte phrase du Romain Musonius blâmant l'homosexualité masculine, mais au même titre que les unions adultères et, plus généralement, que toute activité sexuelle qui ne s'exercerait pas dans le cadre du mariage et en vue de la procréation des enfants ou n'aurait d'autre but que la simple recherche du plaisir (1). Mais bien loin de constituer une innovation ou de marquer une réaction contre l'enseignement traditionnel de l'École, ce moralisme sévère reste bien dans l'esprit du fondateur de la secte, lequel recommandait aux jeunes gens d'éviter toute attitude ou tout geste qui pourrait faire naître de trompeuses espérances dans l'esprit des débauchés, et de montrer toujours une mine pleine de réserve et de virilité (2). La pédérastie en tant que telle ne semble l'objet d'aucun préjugé défavorable, d'aucun jugement discriminatoire. C'est ce que montre d'une façon particulièrement frappante une phrase d'Antipater, en qui l'on a vu pourtant l'un des partisans les plus enthousiastes du mariage et de l'amour entre les époux. A la fin d'une page dans laquelle il soutient que l'un des avantages principaux du mariage est qu'il permet de faire face plus facilement aux difficultés ou aux nécessités de la vie, en unissant les ressources et les capacités de deux êtres (3), voici en effet la conclusion à laquelle il s'arrête : κατὰ ταῦτὰ γὰρ καὶ εἴ τις προσλάβοι οἶον ἑαυτὸν ἕτερον (οὐθεν γὰρ διοίσει εἴτε θῆλυ τοῦτό ἐστιν εἴτε ἄρρεν), πόλυ ἐλαφρότερον καὶ εὐκοπώτερον πάντ' ἂν πράξειεν τὰ ἔργα (4). D'un autre côté, chez aucun des Stoïciens « récents » on ne trouve trace d'une polémique contre la doctrine de leurs prédé-

(1) Fr. N11, p. 64, 1 sqq. H. ... μόνα μὲν ἀφροδίσια νομίζειν δίκαια τὰ ἐν γάμῳ καὶ ἐπὶ γενέσει παιδῶν συντελούμενα, ὅτι καὶ νόμιμά ἐστιν ἡ τὰ δὲ γὰρ ἡδονὴν θηρώμενα ψιλὴν ἄδικα καὶ παράνομα, κἄν ἐν γάμῳ ἦ. Συμπλοκαὶ δ' ἄλλαι αἱ μὲν κατὰ μοιχείαν παρανομώταται, καὶ μετριώτεραι τούτων οὐδὲν αἱ πρὸς ἄρρενας τοῖς ἄρρεσιν, ὅτι παρὰ φύσιν τὸ τόλμημα [souvenir de Platon, *Lois* I p. 636 c, cf. la note de Hense]. ὅσαι δὲ μοιχείας ἐκτός συνουσίαι πρὸς θηλείας εἰσὶν ἐστερημένοι τοῦ γίνεσθαι κατὰ νόμον, καὶ αὗται πᾶσαι αἰσχραί, αἳ γὰρ πράττονται δι' ἀκολασίαν, etc.

(2) Zénon chez Clément d'Alexandrie, *Paedag.* III 11, 74, p. 296 P. (*SVF* I 246)... καὶ σχηματισμοὶ καὶ κινήσεις μὴδὲν ἐνδιδοῦσαι τοῖς ἀκολάστοις ἐλπίδος. Αἰδῶς μὲν ἐπανθείτω καὶ ἀρρενωπία. Cf. M. Pohlenz, *op. cit.*, I p. 138.

(3) Fr. 63, Stobée IV p. 510, 17 sqq. H. (*SVF* III, p. 256, 17 sqq.) : ... ὁ γυναικῆ εἰσαγαγόμενος ῥῆον ἀπολήψεται τὰς κατὰ τὸν βίον σωτηρίους καὶ συμφερούσας χρείας ἂντι γοῦν δυὸ ὀφθαλμῶν χρῶνται τέσσαρσι καὶ ἀντι δυὸ χειρῶν ἑτέραις τοσαύταις κ. τ. λ.

(4) *Ibid.*, Stobée p. 511, 12-15 H., *SVF* III p. 256, 30-33.

cesseurs (1). Si polémique il y avait, elle serait plutôt dirigée contre d'autres philosophes, bien éloignés de l'école stoïcienne, puisqu'il s'agirait des Épicuriens, adversaires traditionnels du Portique. Si en effet Antipater, Musonius ou Hiéroclès montrent tant de conviction dans l'éloge du mariage et de la vie conjugale, ce n'est pas, selon toute apparence, parce que les relations entre l'homme et la femme leur paraîtraient seules « normales », mais plutôt pour réfuter l'argument selon lequel le mariage, la fondation d'une famille, sont nuisibles à l'exercice de la sagesse et dressent d'insurmontables obstacles sur la voie du perfectionnement de l'âme par le moyen de la philosophie (2) : leur insistance à développer et à appuyer de toute sorte de justifications et d'arguments le précepte zénonochrysippéen *καὶ γαμήσειν τὸν σοφὸν καὶ παιδοποιήσεσθαι* est visiblement commandée par l'insistance que devaient mettre les Épicuriens à proclamer *μηδὲ γαμήσειν καὶ τεκνοποιήσειν τὸν σοφόν* (3).

Il est donc impossible d'apercevoir une évolution quelconque dans la doctrine du Portique sur l'amour, entre l'époque de Zénon et Chrysippe et celle du nouveau stoïcisme. Mais la contradiction n'existerait-elle pas au sein même de la doctrine telle qu'elle s'était constituée dès l'origine? Comment se conciliait, chez Zénon et Chrysippe eux-mêmes, le thème de l'amour « philosophique » des garçons et l'obligation faite au sage de se marier et de fonder une famille? En réalité, les contemporains n'ont sans doute jamais perçu de contradiction entre ces deux thèmes, parce que ceux-ci se situaient, à leurs yeux, sur deux plans tout à fait différents. Quand les Stoïciens invitent le sage à s'éprendre des jeunes gens et à leur faire la « chasse », ils s'inscrivent dans la tradition socratique et platonicienne de la pédagogie amoureuse, mais ils prennent bien

(1) Il n'y a aucune raison de penser, en effet (comme K. Praechter, *op. cit.*, p. 150), que Sénèque *ep.* 123, 15, vise les maîtres de l'ancien stoïcisme ; il s'en prend bien plutôt à des contemporains, à qui la philosophie du Portique servait de *prétexte* pour justifier leurs mœurs : « ... nos *sub specie stoicae sectae* hortantur ad vitia. »

(2) Voir en particulier Musonius fr. XIV (*εἰ ἐμπόδιον τῷ φιλοσοφεῖν γάμος*), notamment pp. 70, 11 sqq., 75, 6 sqq., 76, 11 sqq. H., et Antipater, fr. 63, Stobée IV p. 511, 15 sqq. H., *SVF* III, p. 256, 33 sqq.

(3) D. L. X, 119 (H. Usener, *Epicurea*, Leipzig, 1887, pp. XXVIII, 19 ; 97, 31).

soin de préciser que cette relation est étrangère à toute sensualité (μη συνουσίας, ἀλλὰ φιλίας), qu'elle s'adresse exclusivement à l'âme, non au corps (1). C'est ce qui apparaît bien à travers les critiques de Plutarque, dans le *De Communibus notitiis adversus Stoicos* (2). Après avoir noté, en effet, que les théories philosophiques du Portique sur l'amour sont communes à tous les adeptes de l'École (τῶν δὲ περὶ ἔρωτος φιλοσοφουμένων ἐν τῇ Στοᾷ ... πᾶσιν αὐτοῖς μέτεστιν) — ce qui prouve que Plutarque, à tout le moins, n'a pas connaissance de divergences entre Stoïciens « anciens » et « récents » sur ce point —, le porte-parole de l'auteur fait remarquer que, selon la conception stoïcienne, les jeunes gens sont laids, dans la mesure où ils sont moralement mauvais et insensés, tandis que les sages sont beaux (αἰσχροὺς μὲν γὰρ εἶναι τοὺς νέους, φαύλους γ' ὄντας καὶ ἀνοήτους, καλοὺς δὲ τοὺς σοφοὺς) : simple expression du paradoxe qui réserve la beauté au sage, avec tous les autres avantages (3). Si, d'autre part, aucun de ces êtres qui détiennent la véritable beauté n'est aimé ni ne mérite qu'on s'éprenne de lui (ἐκείνων δὲ τῶν καλῶν μηδένα μήτ' ἐρᾶσθαι μήτ' ἀξιέραστον εἶναι), ce n'est évidemment pas en raison d'une quelconque infériorité sur les autres, mais au contraire parce que leur perfection, l'accumulation sur leur personne de toutes les vertus, rend inutile cette « chasse », qui se propose uniquement de faire progresser l'être aimé dans la vertu (4). De là un nouveau paradoxe, qui suscite les sarcasmes de Plutarque : ceux qui sont épris de jeunes gens laids cessent de les aimer lorsqu'ils deviennent beaux (5) — par l'accession à la sagesse — leur « amour » devenant dès lors sans objet. Le compagnon de Diadouménos confirme cette explication en rappelant que pour les Stoïciens « l'amour est une sorte de chasse qui recherche le jeune homme *imparfait*, mais bien doué pour la vertu » (θήρα γὰρ τις, φασίν, ἐστὶν ὁ ἔρωσ ἀτελοῦς μὲν εὐφυοῦς

(1) Cf. *SVF* III 717, 721 (διπλοῦς δὲ ὁ ἔρωσ ἐστίν, ὁ μὲν ψυχῆς, ὁ δὲ σώματος), et 722.

(2) P. 1072 F-1073 C (*SVF* III 719).

(3) Cf. *SVF* III 591, 592, 594, 597, 598, etc.

(4) Cf. Stobée II 7, 5 b, p. 66, 6 sqq. W. (*SVF* III 717, p. 180, 30 sqq.) τὴν δὲ [sc. ἐρωτικὴν] ἐπιστήμην νέων θήρας εὐφυῶν, προτρεπτικὴν οὖσαν ἐπὶ τὴν κατ' ἀρετὴν κ. τ. λ.

(5) Καὶ οὐ τοῦτό πω δεινόν, ἀλλὰ καὶ τοὺς ἐρασθέντας αἰσχροῶν παύεσθαι λέγουσι καλῶν γενομένων.

δὲ μαιρακίου πρὸς ἀρετήν). Si l'on se souvient que selon la doctrine officielle de l'École il n'y a aucune différence entre l'homme et la femme sous le rapport de la vertu, on reconnaîtra sans peine qu'il n'y a rien de commun entre la relation purement pédagogique et désintéressée définie par la conception stoïcienne et l'amour exclusif des garçons : les Stoïciens reprennent sans doute le vocabulaire pédérastique traditionnel, mais en lui donnant un sens purement figuré et métaphorique. Plutarque d'ailleurs ne s'y trompe pas — en dépit de son anti-stoïcisme, et du caractère polémique du passage —, puisqu'il reconnaît explicitement que sa critique porte en réalité sur les mots, bien plus que sur le fond des choses : οὐδεὶς γὰρ ἦν ὁ κωλύων τὴν περὶ τοὺς νέους τῶν σοφῶν σπουδὴν, εἰ πάθος αὐτῇ μὴ πρόσεστι, θήραν ἢ φιλοποιῖαν προσαγορευομένην · ἔρωτα δ' ἔδει καλεῖν ὃν πάντες ἄνθρωποι καὶ παῖσαι νοοῦσι καὶ ὀνομάζουσιν. On conçoit donc que le Portique ait pu, sans la moindre difficulté, prescrire au sage cet « amour » désintéressé des jeunes gens, qui n'est rien d'autre qu'« un projet de créer une amitié » (ἐπιβολὴ φιλοποιίας), et duquel tout élément sexuel, ou même simplement érotique et passionnel, est totalement exclu, en même temps qu'il prescrivait le mariage et la fondation d'une famille. Il faut d'ailleurs ajouter que la conception stoïcienne du mariage n'accorde pas plus de place à ce que nous appelons l'amour. Car les raisons qu'a le sage de prendre femme ne relèvent pas du sentiment ou de la passion, elles ne sont jamais d'ordre personnel, mais social. Ce n'est pas un hasard si dans la plupart de nos textes les prescriptions relatives au mariage et à la famille voisinent avec les devoirs politiques (1) : en tant qu'être naturellement destiné à la vie en société, le sage a le devoir de contribuer à l'accroissement de sa patrie ; or, la famille est la base de la cité. La passion amoureuse est donc aussi étrangère à la véritable union de l'homme et de la femme qu'à la relation du maître au disciple.

On est ainsi amené à conclure que, quelle que soit l'époque à laquelle ils ont appartenu, les Stoïciens ne doivent jamais être comptés parmi les partisans ou les adversaires de la pédérastie

(1) Cf. *SVF* III 611, 616, 686 (ci-dessus p. 57, 6) ; Antipater fr. 63, Stobée IV p. 507, 13 sqq. H. (*SVF* III p. 254, 30 sqq.) ; Hiéroclès, Stobée IV ch. 22 I, 21, p. 502, 5 sqq. H.

ou de l'amour entre les sexes, parce que cette distinction n'a jamais eu de signification essentielle dans leur pensée, le vrai dilemme s'étant toujours trouvé entre la passion amoureuse, blâmable et dommageable quel qu'en soit l'objet, et l'attitude du sage, caractérisée à la fois, et d'une manière parfaitement harmonieuse, par une quête « amoureuse » des jeunes gens, qui « doit conduire à la vertu par l'intermédiaire de l'amitié », et par la volonté d'assumer ses obligations envers la cité par le mariage et la fondation d'une famille.

Daniel BABUT.

## DIE DORISCHE KNABENLIEBE IHRE ETHIK UND IHRE IDEE

Die Knabenliebe ist eine der auffallendsten Eigentümlichkeiten der älteren griechischen Cultur. Ganz ehrlich und unumwunden wird das kaum ausgesprochen, aber niemand wird's leugnen. Um so mehr müss man sich billig wundern, wie unsicher die Stellung der Forscher zu ihr ist. Noch ist nicht einmal das Material gesichtet, noch ist nicht versucht, die Päderastie als staatliche Institution der Dorier in ihren Formen zu zeichnen, in ihrem Wesen zu verstehen. Als Problem geschichtlicher Erkenntniss ist die griechische Knabenliebe allein von Welcker und C. O. Müller aufgestellt, aber nur eben gestreift<sup>1</sup>, seitdem ist sie

<sup>1</sup> Welcker 'Sappho von einem herrschenden Vorurtheil befreit' S. 32 ff. = Kl. Schrift. II 80 ff. 1823; C. O. Müller, Dorier II<sup>2</sup> (1844) S. 285—293. Er hat richtig empfunden (S. 289 f.), dass 'eine solche das ganze Leben durchdringende Sitte tiefer wurzeln muss, als auf einem einzelnen Institut, einer einzelnen Ueberlegung'. Und treffend urtheilt er: 'dass diese Empfindung nicht bloss geistig, dass sie auch sinnlich war . . . war durchaus nothwendig in einer körperliches und geistiges Dasein noch wenig zu trennen gewohnten Zeit'. Schliesslich kommt er dann aber doch, verführt durch Xenophons Schönfärberei und durch seine idealische Anschauung alles Griechischen, die in seiner Zeit lag, zu der uns Heutige, die wir durch vergleichende Sittenkunde erzogen sind, wunderlich anmuthenden Ansicht (S. 292), 'dass dies eigenthümliche Verhältniss sich bei den nordhellenischen Völkerschaften durchaus unbefangen und edel gebildet hatte, ehe Knabenschänderi, wahrscheinlich von Lydien her, in Griechenland bekannt geworden war', also zuerst ein ideales Verhältniss, dann Hinabsinken aus paradiesischer Reinheit in die Sinnlichkeit. Die hauptsächlichsten Arbeiten über Päderastie sind seit O. Müller u. Welcker der Artikel von M. H. E. Meier in der Hall. Encykl. Sect. III Bd. IX 149—189, A. Becker und K. F. Hermann Charikles II<sup>2</sup> 199—230, wo auch (S. 227 ff.) die Litteratur verzeichnet ist, Symonds in Ellis-Symonds: Das konträre Geschlechtsgefühl (Deutsch in Bibl. f. Socialwissenschaft VII 1896, S. 87—126).